Zeitschrift: Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft von Bern
Herausgeber: Geographische Gesellschaft Bern
Band: 14 (1895)

Artikel: Curiosités géographiques : comment la géographie explique les phénomènes sociaux
Autor: Poinsard, Léon
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-322119

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

II.

Curiosités géographiques.

Comment la Géographie explique les phénomènes sociaux.

Conférence faite dans la Séance publique du 1er mars 1894 par M. *Léon Poinsard*, Secrétaire général des Bureaux internationaux de la propriété intellectuelle à Berne.

Mesdames, Messieurs,

L'enseignement de la géographie a subi, depuis vingt ou vingt-cinq ans, une évolution profonde et salutaire. Les exercices de mémoire, arides et confus, qui étaient en usage presque exclusivement dans les écoles où les personnes de mon âge ont passé leurs jeunes années, ont fait place à des démonstrations à la fois plus intéressantes, plus rationnelles et plus instructives, qui laissent dans la mémoire des enfants des traces durables. En outre, le temps consacré à l'étude de la géographie s'est augmenté, les divers éléments de la science sont présentés d'une façon plus générale et plus complète : les élèves apprennent à connaître non seulement la configuration extérieure du globe, la distribution des terres et des eaux, les noms des caps, des isthmes, des rivières, la hauteur des monts et la profondeur des mers; on leur enseigne aussi les rapports des choses entre elles, les productions naturelles ou industrielles de chaque région, la distribution ethnographique des populations, leurs caractères principaux, leurs relations économiques. En un mot, la géographie est devenue une science vivante et vivifiante; elle a enfin pris la place qui lui revient naturellement à la base de toutes les sciences d'observation, auxquelles elles fournit des assises larges et solides pour la construction de leurs vastes monuments.

Parmi celles-ci, il en est une qui, dans sa vigoureuse jeunesse, dans ses applications immédiates à la direction des actes de notre vie privée, au gouvernement de nos corporations publiques, doit nous intéresser tous d'une façon particulière : c'est la sociologie expérimentale. Fondée en France par un noble et puissant esprit,[1]

[1] Frédéric Le Play, ingénieur des mines, qui a joué dans son pays un rôle social et scientifique de premier ordre.

développée par ses disciples,[1] elle commence à se répandre parmi les chercheurs nombreux et zélés, appliqués en tous pays à l'étude des combinaisons variées qui enferment dans leurs liens le jeu de tous nos rapports sociaux. Or la géographie peut aider puisamment à pénétrer ces combinaisons, à comprendre leur mécanisme et à mesurer leur portée, voici comment.

En principe, l'homme subit d'une manière forte et profonde l'influence du milieu physique qui l'enveloppe. Cela se conçoit aisément, si l'on pense que nous tirons du sol, par l'extraction agricole ou minière, tous les éléments nécessaires à l'entretien de notre existence matérielle; de plus les agents athmosphériques exercent sur notre mode d'existence une action immédiate, considérable. Sans doute, l'individu peut par son propre effort se soustraire dans une mesure plus ou moins considérable à ce despotisme de la nature, mais jamais il ne réussit à le secouer complètement.

Ainsi, qu'il habite la steppe herbue, la forêt vierge, le rivage de la mer ou la plaine cultivable, l'homme organisera sa vie d'une manière appropriée au milieu et conforme en même temps aux exigences du travail qui lui fournit sa nourriture quotidienne. Nous apercevons donc tout de suite ces deux faits d'importance capitale : la nature du milieu physique détermine le genre de l'art nourricier, et l'influence de celui-ci, combinée avec celle du milieu, imprime à l'organisation sociale sa physionomie particulière. De là cette utilité des études géographiques que je signalais tout à l'heure, puisqu'elles ont précisément pour but de nous faire connaître en détail les différents milieux, et de fournir un point de départ solide aux études sociologiques.

Ces deux éléments essentiels : milieu, travail, n'exercent pas sur la formation sociale des peuples une action exactement équivalente. Leur importance réciproque varie en raison d'une circonstance décisive. Tout milieu physique, géographique, se présente comme intransformable, ou bien comme susceptible au contraire de varier ses productions sous la pression du travail humain. Dans le second cas, l'action sociale propre du travail prend une importance plus grande, en ce sens qu'elle varie ses effets, si bien que la société se complique dans une proportion plus ou moins marquée. Prenons un exemple : le désert africain du Sahara est en règle générale aride, rebelle à toute culture; ses habitants sont obligés pour subsister de

[1] Notamment par M. H. de Tourville, qui a formulé une méthode pratique pour la direction des enquêtes sociales. Voir la revue *La Science sociale*, Paris, Firmin Didot (directeur : Edm. Demolins).

recourir au commerce, ou plutôt à l'industrie des transports par caravanes, ou au pillage, et ils s'organisent en conséquence. Mais s'il n'y a pas d'eau à la surface du Sahara, il en existe dans les profondeurs du sol; faites jaillir cette eau par des sondages, et vous créerez une oasis fertile, où pourra s'établir un groupe de cultivateurs sédentaires. La modification du milieu aura ainsi produit une évolution dans le travail, et il s'en suivra naturellement un changement considérable dans l'organisation sociale. Les occupations seront variées, car, à côté du cultivateur, vous verrez s'établir l'artisan et le commerçant; le régime de la famille, celui des pouvoirs publics, ne seront plus les mêmes, ils subiront des modifications sensibles, parfois même très profondes. En un mot ce groupement deviendra de plus en plus complexe, au fur et à mesure de la complication des métiers productifs. Dès lors la société obéira aux exigences du travail plus qu'à celles du milieu.

Pour donner une précision et une clarté plus grandes à ce que je viens d'exposer, je voudrais vous présenter quelques faits choisis parmi les états sociaux les plus simples, afin de bien vous convaincre de l'importance des études géographiques en cette matière.

I.

Le premier type que j'ai choisi à titre de démonstration se rapporte à la condition de la femme dans la société. Vous savez que depuis quelque temps on a vu surgir et grandir dans certains pays des groupes dits « féministes », qui prétendent donner au sexe réputé faible un rôle mieux en rapport avec ses aptitudes, ses droits .... et ses ambitions. Les orateurs et les écrivains qui se constituent les organes de ces groupes font valoir, dans la plupart des cas, des arguments qui tiennent surtout au sentiment et qui sont sonores plutôt que sérieux; combien en est-il parmi eux qui aient cherché à se rendre compte exactement des termes de la question? Bien peu sans doute, car s'ils l'avaient fait, ces champions de « l'affranchissement de la femme » auraient vu que le problème ne comporte pas de solution unique. Dans la réalité des choses, la condition de la femme dépend étroitement de l'état social de la race, et celui-ci est soumis, nous l'avons remarqué tout à l'heure, aux influences combinées du milieu et du travail. Cela est aisé à démontrer.

La situation sociale de la femme arabe appartenant aux tribus nomades du nord de l'Afrique est bien connue. Dans sa jeunesse, et sauf de rares exceptions, elle ne reçoit aucune instruction, et son éducation se borne à quelques notions traditionnelles; on se pré-

ccupe surtout de lui inculquer les éléments des divers métiers u'elle exercera toute sa vie dans le ménage, au profit de la com-ıunauté. Nubile, elle est vendue et achetée pour le mariage, sans ı moindre initiative de sa part, puis elle entre dans le troupeau ›rmé par la polygamie. Elle ne possède point de biens propres; son ıfluence sur son époux est toute passionnelle et passagère, elle 'exerce aucune action directe sur les affaires publiques. En fait, 'est une esclave attachée sans cesse aux rudes travaux nécessaires our préparer l'abri temporaire, les vêtements, la nourriture de la ımille. Le tissage des étoffes, la mouture à bras des céréales, le ›in des animaux, absorbent son temps, ses forces et son intelligence.)'où vient cela? Pourquoi la femme arabe est-elle traitée si dure-ıent. Est-ce un effet de la barbarie, ou de la religion? Nullement, ar chez certaines populations voisines, tout aussi barbares, égale-ıent adonnées à l'islamisme, les choses vont différemment. Ces ıœurs proviennent de façon directe des influences toutes puissantes xercées par le sol et l'art nourricier.

Le nord de l'Afrique est formé en grande partie, soit de plaines t de vallées cultivables, soit de plateaux secs où l'herbe pousse au rintemps. Dans les plaines et les vallées, les circonstances ont con-ensé des groupes de paysans sédentaires qui récoltent des céréales. ıuprès d'eux, dans les parties les moins arrosées, et sur les pla-ɜaux, des tribus de pasteurs nomades errent encore, transhumant elon les saisons à la suite de leurs troupeaux. Ces tribus sont com-osées de familles nombreuses, vivant en forme de communautés qui éunissent en général plusieurs ménages sous l'autorité d'un aïeul. 'omme les ressources de ces pâturages maigres sont limitées, on ɜs complète, d'abord en imposant aux sédentaires des contributions n nature, surtout en grains; en second lieu, on fabrique sous la ɜnte, en outre de ce qui est nécessaire à la famille, des objets ommuns qui se vendent ou se troquent dans les marchés pério-iques des villages des confins. Dès lors, les rôles se distribuent insi dans chaque groupe familial : les hommes sont pasteurs, guer-iers, pillards et trafiquants; ils lèvent l'impôt, razzient les villages ui osent résister et les tribus rivales, fréquentent les marchés et ɜ reposent. Tout autre soin leur paraît au-dessous de leur dignité.)uant aux femmes, elles font tout le reste : ouvrières, ménagères et ɜrvantes, leurs moments sont absorbés par les nécessités de cette ie pauvre et rude[1]; aucun ne reste libre pour la culture de l'esprit.

[1] La mouture des céréales à la main, par exemple, est pour la femme arabe ne cause importante d'asservissement, à cause de la main-d'œuvre considérable u'elle réclame.

Telle est la raison pratique et irréductible de leur servitude. Pour modifier ce régime, il faudrait changer le mode d'existence entier de ces populations, tout simplement.

Prenons maintenant un exemple exactement contraire. Nous le trouverons encore sur cette terre d'Afrique, mais plus au sud, en plein Sahara. Ce vaste espace n'est pas vide d'habitants, vous le savez; les *Touareg* qui le parcourent au trot de leurs *mehara* sont maintenant très connus. Pour bien comprendre pourquoi et comment ils vivent là, nous devons justement nous souvenir des caractères essentiels du milieu. Le Sahara peut être considéré dans son ensemble comme une immense contrée où il ne pleut presque jamais, par suite du jeu des courants athmosphériques. Mais cette contrée est semée de pâtés montagneux parfois élevés, dont les sommets retiennent et condensent assez de vapeurs pour arroser leurs flancs et leurs vallées, et faire croître une végétation souvent fort belle. Ce sont autant de centres où une population restreinte pourrait vivre à la rigueur de pâturage et de culture. On conçoit donc qu'un certain nombre d'individus, poussés par les circonstances, aient pu se réfugier là. Mais ce n'est pas tout. Un commerce assez actif se poursuit encore de nos jours, par caravanes, entre le nord et le centre de l'Afrique. C'était bien autre chose quand les marins d'Europe ne connaissaient pas encore les routes de l'Atlantique. Alors la Méditerranée était reliée au Soudan par plusieurs lignes jalonnées par les puits nécessaires aux nombreuses caravanes qui les suivaient. Un voyageur[1] raconte que, entre El Golea et le Tidikelt, sur une longueur de plusieurs centaines de kilomètres, dans toutes les parties pierreuses, on a écarté peu à peu les cailloux gros et petits, pour former une piste libre de 8 à 10 mètres. Il a fallu bien des années et beaucoup de passages pour achever ce travail.

Les gens du désert peuvent tirer parti du trafic des caravanes de deux façons différentes: en les servant, ou en les pillant. Dans la plupart des cas, ils les servent comme guides, chameliers, interprètes et gardes, moyennant rémunération; en outre, les chefs de tribus touareg font payer un droit de passage et de sauf-conduit à l'entrée de leur territoire. Souvent aussi on attaque pour le piller tel convoi guidé par des concurrents, ou réfractaire à des exigences trop grandes. Par ces divers moyens, ces populations vivent d'une existence pénible sans doute, mais presque opulente. Les hommes courent le désert une bonne partie de l'année, mais ils ramènent dans leurs villages les produits variés des villes du nord et des

[1] Soleillet, cité par E. Reclus, *Géographie universelle.*

campagnes du sud, des dattes, des grains, des étoffes, des bijoux, les armes, des esclaves. Dans leurs pâturages ils nourrissent de nombreux chameaux de charge et de course, des chevaux, des bœufs à bosse, des moutons, des chèvres. Leurs esclaves font un peu de culture. Et pourtant, à notre époque, les choses ont bien changé; le commerce a pris d'autres voies, les caravanes sont devenues rares et les ressources se sont réduites dans une proportion considérable. Aussi les Touareg du désert, qui ont fourni jadis ces flots de peuples berbères dont le midi de l'Europe a connu la domination, ne sont plus aujourd'hui que les débris bien appauvris des puissantes tribus d'autrefois.

Les travaux principaux des Touareg : conduite et convoi des caravanes, commerce et pillage par occasion, ont pour conséquence immédiate de les éloigner fréquemment et pour longtemps de leurs familles. La direction de celles-ci revient donc nécessairement aux femmes, et ce n'est pas là une mince fonction, malgré la décadence du type. Il faut administrer le troupeau, commander aux esclaves et aux serfs,[1] conserver les biens acquis, élever les enfants. La femme targui[2] ne manque pas d'occupations, mais elles sont très différentes de celles de la femme arabe, qui travaille surtout de ses mains, tandis que l'autre fait agir principalement son intelligence et sa volonté. Aussi, sa condition est bien différente, et en harmonie avec le rôle qu'elle joue. Selon Duveyrier, un voyageur qui a résidé quelque temps chez les Touareg du nord : « La femme est chez eux égale de l'homme .... Jeune fille, elle reçoit de l'éducation. Jeune femme, elle dispose de sa main, et l'autorité paternelle n'intervient que pour prévenir les mésalliances .... Son autorité est telle que, bien que la loi musulmane autorise la polygamie, elle a pu imposer à l'homme l'obligation de rester monogame. » Entre temps elle étudie la grammaire, la poésie, la musique, reçoit librement ses amis des deux sexes et organise de véritables cercles de conversation où l'on déploie tous les raffinements d'une galanterie chevaleresque. » Selon L. Reclus, qui parle d'après plusieurs explorateurs français et allemands, « l'usage ne défend nullement aux dames touareg d'avoir des servants d'amour, en l'honneur desquels elles brodent des voiles et composent des vers. » Ajoutons immédiatement que les mœurs sont cependant plus pures que dans nos sociétés occidentales, et que l'adultère est sévèrement réprimé.

---

[1] Certaines tribus sont placées sous la domination des autres et sont tenues de les servir.

[2] Singulier de Touareg.

L'importance du rôle de la femme targui paraîtra plus considérable encore, si l'on songe qu'elle garde un patrimoine personnel, et que la filiation, ainsi que le rang, sont déterminés par son propre sang.[1] Chez les Touareg on est fils d'une telle, et non pas d'un tel; on succède par les femmes, non par les hommes; on entre dans la vie active sous la direction d'un oncle maternel, non du père. Enfin, rien de ce qui concerne les intérêts communs de la tribu n'est décidé sans l'avis préalable des matrones ou douairières. Tel est le résultat des circonstances de lieu et de travail qui font de la femme le pilier principal de l'édifice familial en l'absence régulière et prolongée du mari. Beaucoup d'Européennes auraient lieu d'envier l'autorité des dames touareg; il n'est pas mauvais d'indiquer que cette autorité est proportionnée exactement à l'étendue de leurs devoirs et de leur responsabilité.

Je pense, Mesdames et Messieurs, que cette démonstration vous paraîtra décisive. Cependant, pour vous convaincre pleinement, je prendrai un troisième type comme contre-épreuve.

Lorsque les Européens pénétrèrent chez les peuplades[2] qui occupaient la région forestière (aujourd'hui presque entièrement déboisée), qui borde la rive sud des grands lacs américains, ils furent frappés par un spectacle tout nouveau pour eux. Ces Peaux-Rouges habitaient des villages parfois assez considérables, dans lesquels on voyait les hommes vivre dans un état de complète indolence, fumant, causant ou dormant, tandis que les squaws (femmes) paraissaient accablées de travail. Elles coupaient et apportaient le bois et l'eau, faisaient la cuisine, filaient, tissaient, cousaient, confectionnaient des ustensiles, soignaient les enfants, et, de plus, cultivaient du maïs. A d'autres époques, les hommes partaient en masse à la chasse, ou parfois à la guerre, et étaient suivis par des squaws chargées des objets de campement et des provisions. Ces malheureuses n'étaient en apparence que des esclaves accablées de besogne, dont le sort appelait la pitié.

Plus tard, lorsqu'on eut observé plus complètement ces mœurs singulières, on s'aperçut que les squaws n'étaient pourtant pas aussi méprisées qu'elles le paraissaient tout d'abord. Dans la famille, leur autorité était fort grande; souvent même une seule femme avait plusieurs maris[3] choisis par elle-même. Du reste, leur liberté était si

[1] C'est le *matriarcat* qui, on le voit, sort naturellement du régime du travail.

[2] Les Hurons-Iroquois.

[3] C'est la *polyandrie*, dont la cause est expliquée par les circonstances de lieu et de travail, nous le verrons tout à l'heure.

grande à ce point de vue, qu'elles pouvaient contracter des unions temporaires successives avant le mariage définitif; chacune était constatée par un collier de coquillages, et celles qui en avaient le plus autour du cou n'étaient pas les moins recherchées. Dans la tribu, les affaires communes n'étaient décidées qu'après l'expression de leur avis. Mieux encore, elles désignaient des conseillers (sachems) qui gouvernaient d'accord avec les anciens, et si la lignée du chef venait à s'éteindre, son successeur était désigné par la plus noble matrone de la tribu.[1] Vous voyez par là que si la condition des femmes huronnes et iroquoises était dure, on ne saurait pourtant l'assimiler à celle des esclaves. La raison de ces faits curieux se trouve dans les circonstances que voici.

Ces populations habitaient un pays forestier, semé de clairières, de collines, de cours d'eau coupés de chutes ou rapides nombreux, dans lequel les parcours étaient difficiles pour des familles et des tribus entières. Elles étaient donc portées à se sédentariser, et elles construisaient des villages palissadés au milieu des plus vastes clairières. Mais il ne suffit pas de se loger, il faut vivre. Le sol étant fertile, les Peaux-Rouges auraient pu se transformer en paysans et vivre de leurs récoltes. Ils n'y songèrent point, parce que les bois d'alentour leur offraient certaines ressources spontanées : du gibier, des fruits et des racines sauvages. Puis, cela ne suffisant plus, on obligea les squaws à cultiver le maïs autour des villages. Il se forma de la sorte deux groupes de producteurs : celui des hommes, qui allait chercher au loin les animaux de la forêt[2]; celui des femmes, qui recueillait sur place une céréale productive et nourrissante. Ces deux groupes jouaient de la sorte des rôles équivalents. Sans le maïs récolté par les squaws, les hommes auraient souffert souvent de la famine, le gibier étant devenu relativement rare; sans la venaison rapportée par les chasseurs, les femmes auraient fait maigre chère. De là l'égalité de situation établie entre eux au point de vue social. Parfois même la femme l'emportait, son travail produisant plus que celui des hommes, ce qui l'incitait à prendre plusieurs maris, c'est-à-dire plusieurs chasseurs et pêcheurs,[3] pourvoyeurs de viande et de peaux.

---

[1] On trouvera des détails plus circonstanciés dans une série d'articles publiés par M. de Rousiers dans la revue *La Science sociale,* année 1890, d'après Laharpe, Parkmann, etc. etc.

[2] Et le poisson des rivières.

[3] Chez les Algonquins, ou Peaux-Rouges de l'Ouest, chasseurs de bisons, comme le gibier était abondant, on observait au contraire la polygamie, un seul homme pouvant nourrir plusieurs femmes avec le produit de sa chasse.

On pourrait multiplier ces exemples, qui ne se différencient au fond que par des nuances dues aux circonstances différentes des milieux et des travaux. Mais le temps passe, et je voudrais vous indiquer encore une autre application, également très intéressante, des études géographiques. Je laisse donc là le « féminisme », pour vous parler d'une autre théorie en *isme*, aussi très en faveur de notre temps, et présentée comme une nouveauté merveilleuse et pleine d'avenir, bien qu'elle soit en réalité vieille comme le monde. La géographie va nous indiquer où et comment elle s'applique naturellement, c'est-à-dire à bon escient.

II.

L'école du socialisme collectiviste a dans certains pays des adeptes nombreux, qui voudraient voir disparaître la propriété individuelle. Chaque peuple devrait former, d'après eux, un groupe au sein duquel tous les biens, étant mis en commun, seraient exploités par tous dans l'intérêt de chacun, les revenus étant distribués sur le pied de la plus parfaite égalité. Cette conception, qui nous paraît au premier abord représenter le dernier mot de l'utopie, n'est pas cependant une invention *a priori* de l'esprit humain. Elle formule théoriquement une organisation sociale naturelle qui existe à l'heure actuelle, non pas comme exception singulière, mais bien à titre de combinaison fréquente et répandue sur de vastes espaces. On peut même dire que le communisme, ou plutôt le communautarisme, avec des nuances nombreuses, constitue l'un des types sociaux les plus importants par le nombre des familles dont il domine plus ou moins le régime, l'activité et les rapports mutuels. Il se rencontre à l'état pur, intense, dans certaines régions, où il a été maintenu par des circonstances spéciales depuis les origines de l'humanité jusqu'à l'époque actuelle.

C'est ainsi que dans la partie centrale de l'Asie, sur le système de hauts plateaux qui s'étend entre l'Himalaya et les monts Iablonoï, on rencontre un certain nombre de groupes nomades constitués chacun en forme de communauté absolue. Il en est qui comptent trois cents personnes et plus, possédant des milliers de têtes de bétail: bœufs, chevaux, chameaux, moutons et chèvres. Ces groupes sont formés des membres d'une seule et même famille: aïeuls, enfants, petits-enfants, gendres et belles-filles, qui tous vivent d'une existence invariable et simple. Les hommes gardent les troupeaux à cheval, maintiennent les animaux dans les limites fixées temporairement, vont à la recherche des bêtes égarées, chassent les animaux sauvages, confectionnent leurs armes et leurs harnais; la plupart du

emps, ils demeurent plongés dans une inactivité rêveuse, passant le longues heures dans un état intermédiaire entre le sommeil et a veille, suivant de vagues pensées à travers le brouillard émané le leurs pipes de cuivre, contemplant avec une sorte de béatitude 'immensité des plaines herbues étalées devant eux comme un océan le verdure. Parfois aussi, ils se réunissent pour entendre les récits magés d'un barde errant d'aoul en aoul,[1] ou les souvenirs d'un ıncien. Enfin les jeunes gens se livrent volontiers à des jeux qui eur permettent de déployer leur force ou leur adresse.

Les femmes préparent le feutre, fllent et tissent la laine, dresent les tentes, cousent les vêtements, fabriquent les ustensiles très imples du ménage et préparent les aliments. Leur condition est ubordonnée sans être trop pénible, car on ne fait point usage de ;rains à moudre, et l'on ne cherche guère à fabriquer pour la vente, es troupeaux suffisant presque complètement à faire vivre la famille; en dehors du thé, des armes, de la poudre à tirer, du tabac, le quelques tissus fins et de menus bijoux, on n'achète presque rien ıu dehors. La fortune de la famille — exception faite de quelques ›bjets absolument personnels — est commune à tous; chacun travaille ›our l'ensemble et reçoit sa part des produits, proportionnée à ses ›esoins, cela non pas en vertu d'une tolérance, mais d'un droit. Le ;roupe est ici le ferme soutien de l'individu, et celui-ci n'est rien n dehors de son groupe. Sorti de la famille, il n'est plus qu'un 'agabond, qu'un proscrit, sans appui et sans moyen de vivre au sein 'une nature qui donne beaucoup, mais sous une seule forme inutiliable directement par l'homme: celle de l'herbe.

Voilà bien, semble-t-il, l'idéal de nos communistes: une vie indoɜnte et sans soucis ni risques, au sein d'un groupe sur lequel on ›eut compter en tout et toujours. Tel est le côté séduisant de la ıédaille, considérons à présent le revers.

Il est assez facile de concevoir une famille du genre indiqué lus haut, errant de pâturage en pâturage à la suite de ses troueaux, vivant de leur lait et de leur chair, s'abritant et se vêtant l'aide de leurs peaux et de leur laine, coulant une existence uniɔrme et douce au milieu des perspectives grandioses qui l'envionnent. On comprend moins aisément comment une telle association eut se maintenir de génération en génération, sans jamais se rompre ar l'effet d'inévitables discordes intestines. Réunissez chez nous, ans une même maison, quelques ménages issus ou non d'une comıune origine; appliquez-les aux mêmes travaux, invitez-les à par-

[1] *Aoul*, réunion de tentes.

tager chaque jour les ressources communes, et vous verrez le résultat. Bientôt la mésintelligence, les jalousies, les colères et les rancunes viendront rompre violemment la communauté,[1] et chaque ménage tirera de son côté. D'où vient donc la stabilité des grandes familles de la steppe asiatique ? Des qualités morales individuelles, éminentes de la race ? Nullement, mais plutôt d'une organisation sortie tout naturellement des circonstances et des besoins qui en sont issus.

Chaque famille nomade et communautaire tartare ou mongole est placée sous la direction d'un chef qui est en même temps un ancêtre, et dont l'autorité ne connaît point de bornes. Au milieu de ces solitudes, il est à la fois pour ses proches un père ou un aïeul vénéré, un pontife qui inspire le respect, un magistrat dont les sentences sont sans appel, un souverain absolu. Nul ne saurait lui résister ou lui désobéir, sans s'exposer au blâme général et à une correction sévère, ou bien à un exil volontaire plein de risques. En d'autres termes, la communauté de famille ne peut subsister, même ici, que sous la pression d'une tyrannie d'allure paternelle, sans doute, mais qui n'en maintient pas moins l'individu dans une étroite situation de dépendance. Nul n'agit sans ordre ; jeunes gens et jeunes filles sont mariés sans que leurs goûts entrent en ligne de compte ; personne ne peut songer à s'élever au-dessus de la médiocrité et de la barbarie communes. Dans ces conditions, chaque individu devient une sorte de machine mue par une volonté centrale unique, et qui fait indéfiniment le même mouvement de va et vient dans le cercle étroit où elle est placée. Aussi, avec un pareil régime, point de progrès possible : la race est sans ressort, l'initiative personnelle lui est inconnue, elle reste immobile, toujours la même, et suit avec indifférence le cours des siècles. La vie des patriarches d'aujourd'hui, décrite par les voyageurs, est exactement semblable à celle des rois-pasteurs dont parle la Bible ; trois mille ans ont passé, mais la famille patriarcale, communautaire et nomade, n'a rien changé à sa constitution, à ses mœurs !

D'où provient cet attachement inébranlable aux formes anciennes, à la vie d'autrefois ? A des tendances personnelles, à un goût traditionnellement transmis de génération en génération ? Cela ne se peut pas, ces motifs sont insuffisants. L'attachement à la tradition ne suffit pas pour expliquer à lui seul un pareil phénomène, car nous savons que, partout en Occident, les groupes de population

[1] Il existe cependant çà et là, en Occident, de petits groupes de communautés réduites à deux ou trois ménages. Leur raison d'être réside précisément en ceci, qu'ils vivent dans les régions où le pâturage domine (Alpes, Jura, Pyrénées, etc.).

es plus fermement liés aux mœurs des ancêtres se modifient de our en jour sous l'influence des faits et des idées modernes. La raie raison de cette stabilité extraordinaire, c'est la géographie qui a nous la dire.

L'immense plateau des pasteurs tartares et mongols s'étend sur ne surface beaucoup plus longue et plus large que l'Europe; sa auteur est variable, mais toujours très considérable, et il est flanqué es plus hauts sommets du globe.[1] C'est en somme le massif terrestre plus considérable et le plus élevé du monde entier. Dans ces spaces portés à 3000, 4000 et 5000 mètres d'altitude, le climat offre es caractères très tranchés. D'abord, la région est parcourue par es vents réguliers et secs qui balaient les vapeurs et laissent tomber eu de pluies; certaines parties sont même tout-à-fait arides. En evanche l'hiver, fort long, couvre le sol d'une épaisse couche de eige. Au printemps, la chaleur survient presque sans transition; en eu de jours la neige fond et imbibe profondément le sol; l'herbe roît avec une rapidité surprenante, atteint en quelques semaines ne hauteur de 1 m 50 à 2 m, puis se dessèche sous l'action du brû- nt soleil de l'été. Mais elle a eu le temps d'étouffer les quelques lantes ligneuses qui ont elles aussi germé en avril ou mai, si bien ie les arbres n'arrivent jamais à croître, sauf dans quelques parties rosées et abritées; le plateau est donc en quelque sorte le royaume clusif des graminées, la Terre des Herbes. Après l'été, un court utomne précède l'hiver, la neige tombe, couvre et comprime l'herbe che qu'un froid très vif conserve jusqu'au printemps suivant; il ffit donc de l'écarter pour trouver une réserve naturelle de urrage.

Tel est le mécanisme à la fois simple et merveilleux qui fait du ut plateau d'Asie la forteresse du communisme. En effet, il est sé de comprendre comment, dans un milieu tel que celui que nous enons de décrire, isolé, intransformable, incapable de produire autre ose que du fourrage, les habitants ne peuvent se livrer qu'à un avail unique : l'élevage du bétail. Pour vivre exclusivement des roduits du troupeau, celui-ci doit être proportionné au nombre de ouches à nourrir, et pour suffire à toutes les exigences de l'exis- nce courante au milieu de vastes espaces déserts, où les approvi- onnements par achat sont rarement possibles, il est nécessaire de tenir réunis en groupes importants. Du reste, la population ne urait se condenser en villages sédentaires, car bientôt l'herbe man- uerait au bétail; il faut donc se déplacer fréquemment pour gagner

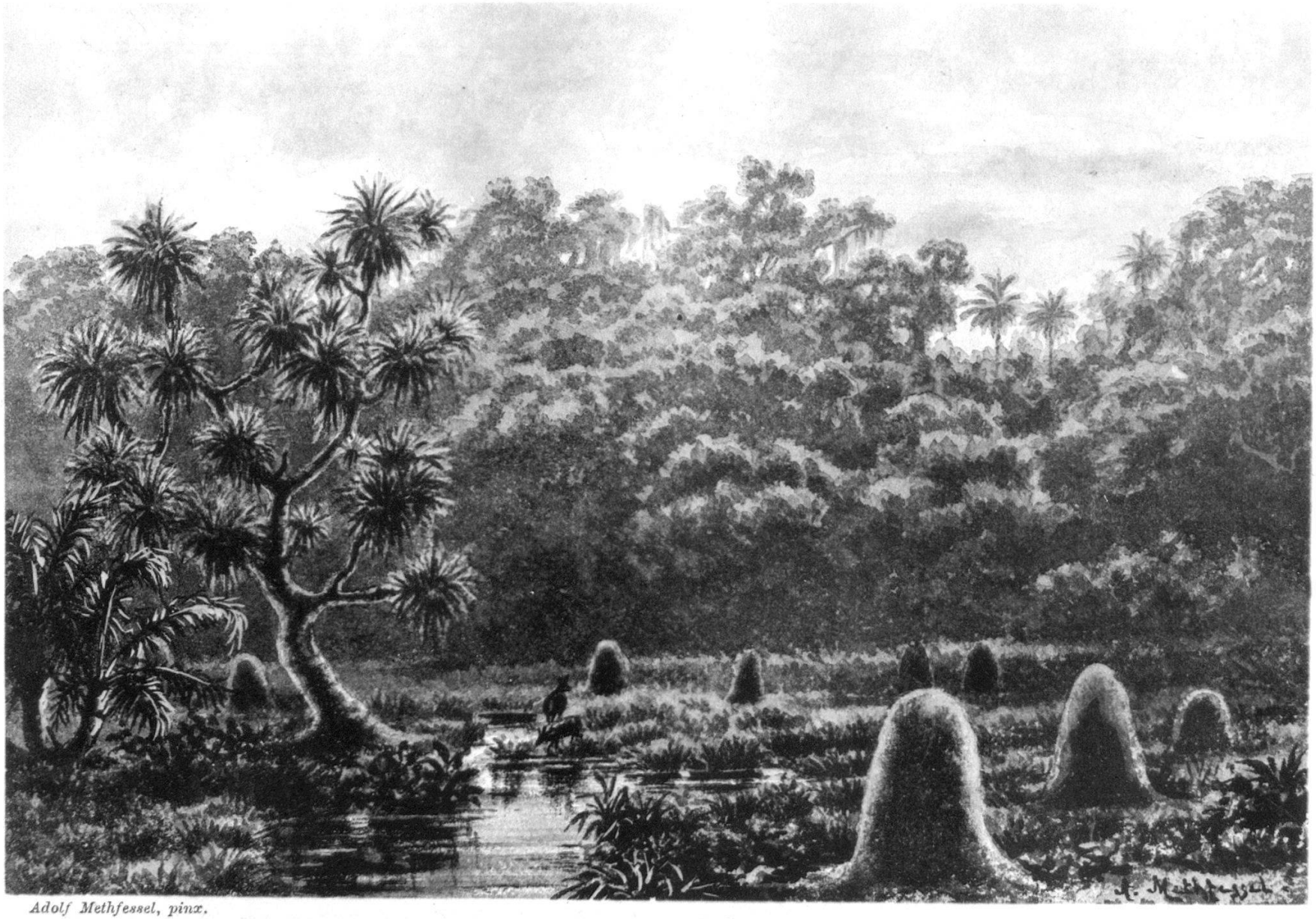
[1] Un mesure 8840 mètres, 17 plus de 7500 m, 40 plus de 7000 m.

un campement nouveau, encore intact Dans ces conditions, les habitants du plateau sont amenés par la force même des choses à former des bandes nomades dont la parenté forme tout naturellement le cadre. Pour maintenir unies ces familles nombreuses, pour contenir chez leurs membres les passions et les instincts, pour obliger chacun à remplir sa tâche, pour guider gens et bêtes à travers les solitudes, vers les points où se rencontrent l'herbe et l'eau, également indispensables, un chef suprême, absolu, unanimement obéi et respecté, est nécessaire; de là le patriarcat avec tout son prestige et son autorité sans limites, de là aussi l'influence des vieillards en général, dépositaires de toutes les connaissances utiles à la famille, de toutes les traditions dont le récit charme la vie monotone du désert. Tout cela provient de la nature du milieu physique, combinée avec celle de l'art nourricier.

En résumé, les Tartares et les Mongols nomades jouissent d'une assez grande sécurité quant aux exigences matérielles de la vie; ils travaillent peu, et recueillent paisiblement les dons abondants, mais sans variété, d'une nature à la fois rude et généreuse. Est-ce à dire pour cela que leur sort est enviable. Point du tout. L'impossibilité de tirer du sol autre chose que de l'herbe et un peu de bois, la nécessité de vivre indéfiniment du travail très simple de l'art pastoral, les maintiennent invinciblement attachés à la tradition. Immobiles dans un état de barbarie très caractérisé, malpropres, ignorants, superstitieux, indolents, courbés sous le joug du despotisme patriarcal, dénués de toute initiative personnelle, ils n'occupent pas un rang bien élevé dans la famille humaine. Ce ne sont pourtant pas des sauvages, rendons-leur cette justice; ils possèdent des qualités très appréciables : ils sont religieux, hospitaliers, braves, honnêtes et loyaux entre eux (mais non pas vis-à-vis des étrangers). Il n'en est pas moins vrai que leur sort ne peut paraître digne d'envie qu'aux gens paresseux, sans énergie, sans initiative et sans intelligence. Chez nous, l'activité et la valeur personnelles, le désir et la volonté de réussir sont des levains qui agissent sans cesse pour pousser à la surface les individualités éminentes, qui remuent les sociétés jusque dans leurs profondeurs, qui les obligent à une fermentation permanente, à un rajeunissement constant. Plus ces levains sont actifs, et plus la société est vivante et puissante. Sans doute, ce travail intérieur ne peut soutenir toutes les faiblesses, ni guérir radicalement toutes les maladies sociales. Mais du moins, en développant les initiatives par l'éducation, en les mettant à l'aise par la liberté, en leur facilitant les voies par l'appui réciproque et indépendant des volontés individuelles, on peut réduire au minimum

es inconvénients et les difficultés résultant des imperfections de la ature humaine. Le communisme a justement pour effet de comrimer les initiatives, d'énerver les volontés, de nécessiter la tyranie, d'enrayer le progrès, et de préparer la barbarie par l'étouffeıent des intelligences. Tels sont ses résultats dans les pays où la ›rce des choses obligent l'homme à le pratiquer. Dites-moi mainteant s'il serait logique et salutaire de l'importer dans les régions lus fortunées où le travail permet à l'homme de varier à l'infini la irection de ses efforts, et donne à ceux qui ont l'esprit ferme, l'inelligence ouverte, le cœur haut, les moyens de se procurer indiviuellement l'aisance, voire même la richesse, avec toutes leurs satisactions — et aussi avec tous leurs soucis.

Voilà, Mesdames et Messieurs, ce que la géographie peut nous nseigner, si nous l'étudions avec tout le soin et toute l'application u'elle mérite. J'espère que cette causerie, bien qu'un peu décousue t écourtée, vous aura intéressés, en vous inspirant le désir de pétrer plus avant dans ces questions si actuelles, qui touchent à avenir même de l'humanité, et spécialement des nations occidentales, ont nous sommes.



Adolf Methfessel, pinx.

Termitenhügel im Campo bei Tucurú-Pucú am Paraná